





Stéphane de Boysson

# Mes tableaux-cultes

Un musée imaginaire



À Maman, qui aimait la vie et la beauté

Page de garde : *Vue de la galerie de l'archiduc Léopold-Guillaume au palais de Bruxelles*,  
David Teniers le Jeune, musée d'Histoire de l'art, Vienne.

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-424-2132-8

© Stéphane de Boysson / Barifer

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.



## Introduction

Par essence, un musée imaginaire<sup>1</sup> est subjectif. Sans limite de budget, le collectionneur-conservateur-auteur sélectionne dans le patrimoine universel, livré à sa seule convoitise, les œuvres qu'il aime, sans avoir à se justifier. Tout au plus, acceptera-t-il d'expliquer ce qui a motivé son choix, que ce soit chez l'auteur, dans l'œuvre elle-même ou en regard de sa réception par le public.

Comment justifier le titre *Mes tableaux-cultes*<sup>2</sup> ? Qu'est-ce que des tableaux-« cultes » ? Existe-t-il des critères pour les caractériser ?

Premier critère : la reconnaissance universelle. On pense immédiatement aux œuvres les plus reprises, les plus détournées, de *La Mona Lisa* de Léonard de Vinci aux *Marylin Monroe* d'Andy Warhol, des *Minines* de Velázquez aux *Tournesols* de Van Gogh. Mais, ce ne saurait être suffisant.

Second critère : la reconnaissance locale. Quels seraient, pays par pays, les peintres « nationaux » ? Je vous propose une liste des quatre ou cinq artistes les plus cités,

---

<sup>1</sup> Nous devons le concept du musée imaginaire à André Malraux, titre d'un essai publié en 1947.

<sup>2</sup> Après *Mes chansons-cultes*.

probablement les plus aimés, par pays. J'ai privilégié l'Europe ; je connais trop mal le reste du monde.

Allemagne<sup>3</sup> : Jean-Sébastien Bach (1665-1750) ; Ludwig van Beethoven (1770-1827) ; Richard Wagner (1813-1883) ; **Albrecht Dürer** (1471-1528).

Autriche<sup>4</sup> : Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791) ; Johann Strauss (1804-1849) ; Stefan Zweig (1881-1942) ; Rainer Maria Rilke (1875-1926).

Royaume-Uni : William Shakespeare (1564-1616) ; William Blake (1757-1827) ; **William Turner** (1775-1851) et les Beatles (actifs de 1960 à 1970).

Espagne : Miguel de Cervantes (1547-1616) ; **Diego Velázquez** (1599-1660) ; **Francisco de Goya** (1746-1828) ; **Pablo Picasso** (1881-1973).

États-Unis : Herman Melville (1819-1891) ; **Edward Hopper** (1882-1967) ; John Steinbeck (1902-1962) ; Terence Malick (né en 1943).

France : Charles Baudelaire (1821-1867) ; Victor Hugo (1802-1885) ; **Henri de Toulouse-Lautrec** (1864-1901) ; **Claude Monet** (1840-1926) ; Maurice Ravel (1875-1937).

---

<sup>3</sup> Hors philosophes, une spécialité germanique. Je limite la catégorie « auteurs » aux romanciers, poètes et dramaturges.

<sup>4</sup> Hors le fameux neurologue.



Italie : Dante Alighieri (1265-1321) ; **Léonard de Vinci** (1452-1519) ; **Michel-Ange** (1475-1564), **Raphaël** (1483-1520) ; Giuseppe Verdi (1813-1901).

Pays-Bas : **Jérôme Bosch** (*ca* 1450-1516) ; **Pieter Brueghel dit l'Ancien** (*ca* 1525-1569) ; **Rembrandt Harmenszoon van Rijn** (*ca* 1606-1669) ; **Vincent Van Gogh** (1853-1890).

Russie : **Andreï Roublev** (*ca* 1360-1370-1428) ; Fiodor Dostoïevski (1821-1881) ; Léon Tolstoï (1828-1910) ; Nicolas Gogol (1840-1809).

J'en tenais désormais une vingtaine. Ce n'était pas suffisant. Alors aux peintre-cultes mondiaux et nationaux, j'ai ajouté les miens, mes amis artistes, croisés au détour d'une exposition, d'une visite de musée ou, plus fréquemment, dans une revue ou un documentaire.

Enfin, pour chaque peintre, j'ai sélectionné une œuvre, pas nécessairement la plus prestigieuse. J'ai mêlé des productions universellement connues aux travaux d'artistes locaux. J'avoue avoir privilégié mes amis et mis de côté, qu'ils me le pardonnent, quelques grands maîtres, tels Léonard de Vinci et Michel-Ange. Toute règle supporte des exceptions, Andreï Roublev et Jérôme Bosch ont vu deux de leurs toiles retenues.

Me gardant de jouer à l'historien de l'art, je me contenterai de présenter ces tableaux chronologiquement. Plus que par la personnalité du peintre, souvent, j'ai été touché par le sujet traité. Je retrouve dans cette liste mes tropismes habituels : le christianisme, l'histoire de France et la guerre.

Nous irons du XIV<sup>e</sup> siècle au XXI<sup>e</sup> siècle, soit du début de la peinture figurative européenne à sa fin. Or, sa disparition dans les beaux-arts s'est accompagnée d'un inattendu renouveau dans la bande dessinée et l'illustration.

## ***Adoration des mages (1303-1306), Giotto di Bondone : la naissance de la peinture***

Au commencement de la peinture était Giotto<sup>5</sup>. La formule est audacieuse, cependant Giotto di Bondone est le premier peintre à oser s'affranchir des codes moyenâgeux, notamment byzantins.

À l'instar des saints du Moyen Âge, il possède sa légende dorée, que les modernes, peut-être à tort, récusent. Ainsi, selon Giorgio Vasari : « On rapporte que Giotto, dans sa jeunesse, peignit un jour d'une manière si frappante une mouche sur le nez d'une figure commencée par Cimabue que ce maître, en se remettant à son travail, essaya plusieurs fois de la chasser avec la main avant de s'apercevoir de sa méprise<sup>6</sup>. »

Peintes de 1303 à 1306 et relatant la vie de Joachim, de la Vierge et du Christ, les cinquante-trois fresques de la chapelle Santa Maria dell'Arena sont considérées comme son chef-d'œuvre.

---

<sup>5</sup> Giotto (Ambrogiotto) di Bondone, dit Giotto, né en 1266 (ou 1267) à Vespignano (ou Romignano) et est mort en 1337 à Florence. Peintre gothique florentin.

<sup>6</sup> Giorgio VASARI, *Le Vite*.

Si toute sa peinture est d'inspiration religieuse, il s'affranchit de l'abstraction hiératique gothique. Il observe la nature et l'introduit dans ses compositions. En se jouant de la perspective et en les mettant en mouvement, ses personnages interagissent. Mieux, il leur attribue sentiments et humeurs. Il les représente comme des hommes ; seule l'auréole les distingue de nous. Pour la première fois, le spectateur est invité à s'identifier avec des figures de saints. Le succès de ce premier « naturalisme » est prodigieux.

Cette nouvelle vision du monde semble placer l'homme au centre de l'univers. Peintres et philosophes s'en empareront et tendront, progressivement, à rendre ce dernier maître de son propre destin. Les Modernes reconnaîtront en eux les premiers « humanistes ».

Mettons de côté la comète, représentation audacieuse de l'étoile des mages, qui fait couler beaucoup d'encre, pour nous attarder sur les personnages. Descendus de leurs montures, les mages apportent leurs présents. Le plus âgé s'est agenouillé d'un geste fort naturel, pour embrasser les pieds de l'enfant. Surpris par le braiement de l'âne, un valet se retourne. Joseph a l'air songeur, tandis que Marie accepte les hommages et les cadeaux avec simplicité. Point de grotte, mais une simple étable en bois adossée à la roche. Giotto surprend encore par le bleu profond qui contraste agréablement avec l'or des auréoles et de l'étoile.

Certaines couleurs ont mal vieilli, la fresque a plus de sept siècles. Cependant, l'ensemble est saisissant. Stupéfait, je réalise que je partage avec les contemporains de Giotto le privilège d'assister à la scène. À mon tour, je suis le valet. L'un des mages est tout jeune, à peine plus âgé que moi. Je me hisse sur la pointe des pieds et découvre que la mère est fort jolie. Le

dromadaire m'ennuie ; si seulement je pouvais l'attacher et m'approcher. Je n'ai rien à offrir. La belle dame m'en voudra-t-elle ?

P. S. : Nous devons la chapelle « des Scrovegni » à la fortune d'Enrico Scrovegni, fils du plus célèbre usurier de Padoue. Enrico avait acquis le terrain des anciennes arènes romaines pour édifier un palais et une chapelle attenante. Au chant dix-septième de *La Divine Comédie*, Dante précipite son père, Reginaldo, en enfer. Prudent, il se contente d'évoquer ses armoiries<sup>7</sup>.

---

<sup>7</sup> « Et un damné qui avait un sac blanc / Marqué d'une grosse truie couleur d'azur, / Me dit [...] / "Je suis padouan parmi ces Florentins" » Dante ALIGHIERI, *La Divine Comédie*, Enfer, XVII, 64-70, traduction de Jacqueline Risset, Flammarion, 1985.



Page précédente : fragment de fresque, peinte à la détrempe, chapelle Santa Maria dell'Arena (Padoue).



Le détail animalier : Admirez le traitement des dromadaires, les oreilles en bataille et les yeux rieurs, on les croirait tirés d'un album illustré pour enfants.





## ***La Nativité, Andreï Roublev (1405) : par une nuit paisible***

Nous ne savons que peu de choses sur la vie d'Andreï Roublev<sup>8</sup>. Ce moine et iconographe de talent fut canonisé, en 1988, par le patriarcat moscovite, à l'occasion du millénaire de la foi chrétienne russe. Si son icône de *La Trinité* est aujourd'hui presque aussi célèbre en Occident qu'en Orient, le reste de son œuvre nous est inconnu.

L'icône orthodoxe relève d'un art sacré. Elle est vénérée, et non pas adorée, par les fidèles en tant que symbole de la résurrection. Elle représente le visage du Christ, d'un ange ou d'un saint, comme images de la vie après la mort. Sa forme codifiée nous permet d'entrer spirituellement en relation avec la personne représentée et de bénéficier, ainsi, de la grâce dont elle est porteuse.

La scène nous projette sur une montagne aride. Au centre, à la croisée des regards, la Vierge est allongée sur une couche de pourpre. Curieusement, elle ne veille pas sur son fils. Confiante, elle l'a confié à l'âne, au bœuf et à trois anges. Emmailloté de bandelettes – comme plus tard son ami Lazare sortant du tombeau – l'enfant repose dans une mangeoire rectangulaire évoquant un sépulcre. En haut à gauche, les rois mages arriveront à temps pour l'Épiphanie. Une troupe angélique leur fait face et s'apprête à chanter.

---

<sup>8</sup> Andreï Roublev, ou saint André l'Iconographe est né vers 1360-1370 et est mort probablement le 17 octobre 1428. Peintre et iconographe russe de tradition byzantine.

« Les anges dans nos campagnes  
Ont entonné l'hymne des cieux ;  
Et l'écho de nos montagnes  
Redit ce chant mélodieux<sup>9</sup>. »

Attirés par la musique, bergers et moutons s'approchent. En bas à gauche, un Joseph âgé et perplexe – on le serait à moins – fait face à un petit démon. À droite, deux femmes préparent un bain. Véritablement incarné, Jésus doit être lavé. L'artiste ne s'embarrasse pas de perspective et limite son décor au minimum : une grotte, quelques roches et des arbres chétifs. Seuls les personnages comptent. Bénéficiant d'une taille plus importante que les autres, Marie prie, tandis que l'enfant de la caverne est l'objet de toutes les attentions.

Là où tout n'est qu'ordre et beauté ;  
Amour, calme et félicité,  
Le mystère s'est fait silence.

*La Nativité* n'est pas dans un musée, mais à sa place de toujours, au registre festif de l'iconostase de la cathédrale de l'Annonciation à Moscou.

---

<sup>9</sup> « Les Anges dans nos campagnes », chant liturgique traditionnel français.



Page précédente : tempera sur panneau de bois (142 × 114 cm), cathédrale de l'Annonciation à Moscou.



Le détail « antispéciste » : Une fois n'est pas coutume, l'âne et le bœuf sont au premier rang. Le père, les anges et les pâtres sont relégués en second plan.

## ***La Trinité, Andreï Roublev (1410-1427) : une inattendue représentation de la Trinité***

Comment aborder l'icône la plus célèbre au monde ? Partons de son histoire. Jusqu'en 1929, elle appartenait à l'iconostase de la laure<sup>10</sup> de la Trinité-Saint-Serge dans la petite ville de Serguiev Possad. Révérée dans toute la Russie et conservée dans un musée moscovite, *La Trinité* est l'œuvre d'un moine du XV<sup>e</sup> siècle. Nous ignorons presque tout de la vie d'Andreï Roublev, si ce n'est qu'il a été l'élève du peintre d'icônes Théophane le Grec et qu'il a vécu une période troublée par les guerres contre les Mongols. Le frère Andreï s'est effacé derrière son œuvre. Il a été canonisé à l'occasion du millénaire du baptême du prince Vladimir I<sup>er</sup> de Kiev<sup>11</sup>.

Venons-en au sujet de l'icône : « l'hospitalité d'Abraham ». Dans leur vieillesse, sous le chêne de Mambré, Abraham et Sarah reçoivent la visite du Seigneur sous la forme de trois voyageurs qui leur annoncent la naissance d'un fils, puis d'une descendance qui « deviendra une nation grande et puissante et que par lui [Abraham] se béniront toutes les nations de la terre<sup>12</sup> ».

---

<sup>10</sup> Monastère orthodoxe.

<sup>11</sup> Date généralement admise pour la naissance de l'Église orthodoxe russe.

<sup>12</sup> Gn 18, 18. Les citations bibliques sont tirées de la Bible de Jérusalem.

Reprenant une tradition juive, le monde orthodoxe représentait les visiteurs en anges pèlerins, tout en voyant en eux une préfiguration de la Trinité. Le thème était familier des iconographes. L'écriture des icônes était extrêmement codifiée. Roublev surprit ses contemporains en repoussant Abraham et Sarah hors champ, pour les placer face au tableau. Ainsi, c'est à leurs côtés que nous sommes invités à contempler la scène.

Munis de curieux sceptres filiformes<sup>13</sup>, les visiteurs sont assis autour d'une table, Ils présentent des visages similaires, seules les couleurs de leurs tenues diffèrent. La tradition hésite quant à l'identification des anges. L'interprétation la plus fréquente associe le personnage central au Père qui observe l'Esprit, qui regarde le Fils, qui avise la coupe symbolisant l'eucharistie. Les anges communient dans une mystérieuse unité.

Le décor est minimaliste : une table, des tabourets, un chêne noueux, un rocher et une maison. Que ce soit par la grâce et la finesse des traits, ou par le hiératisme des postures, le dessin demeure byzantin. Plus surprenante est l'inversion de la symétrie. Au lieu de converger vers l'arrière, les lignes de fuite se recoupent vers nous. Ce n'est pas une erreur du peintre, mais une façon de nous plonger dans le mystère. Trois personnes et une seule nature, une seule substance. Dieu un et trine. J'ai assez glosé et vous laisse méditer.

---

<sup>13</sup> Le *mérilo* est un bâton de messenger, que l'iconographie byzantine ancienne attribue aux archanges.

